

De Voix Vives

Numéro 2 | Printemps 2017



De Voix Vives

Numéro 2 | Printemps 2017

DIRECTION DE LA REVUE

Gaëlle Planchenault

MAQUETTE &

MISE EN PAGE

Leena Edmeads

IMAGE DE COUVERTURE

Creative Commons (CC0)

<https://www.pexels.com/photo/art-statue-child-mother-2194/>

© 2017, Université Simon Fraser

Département de français

Tous droits réservés

ÉDITORIAL

ÉDITORIAL

Bienvenue

Je suis heureuse de vous présenter ce deuxième numéro de *De Voix Vives*, la revue de prose et de poésie du département de français. Elle paraît désormais chaque année, et quelle meilleure saison que le printemps pour accompagner l'éclosion de ces voix francophones ?

Fictionnels ou autobiographiques, fruits de travaux de cours ou écrits proposés à la revue, ces textes s'inspirent d'un même thème, ou plutôt d'une même figure : celle de la mère. Les auteures de ce numéro décrivent ainsi des relations de filiation perdues, regrettées, et dont elles tentent de saisir le souvenir et de cristalliser l'image dans leurs écrits.

On pourra aussi voir dans cette figure, l'incarnation de la relation à la langue maternelle, langue nourricière, absente-présente, toujours en filigrane de l'écriture créative en langue seconde.

Belles lectures,

Gaëlle Planchenault

Table des matières

Sotto **Vocce**

Bhimji Aysha, « Le seul problème, c'est les papillons »	7
Mustvedt Jennifer, « Une promesse à ma mère »	13
Siamer Liza, « Ivre de bonheur »	17

Mezza **Vocce**

Poljak Livia, « Deuil tardif » (traduction)	23
--	----

Alta **Vocce**

Niseteo Ivana, « Au cours du thé »	29
Qui sont-elles ?	35

SOTTO & **VOCCO**

Le seul problème, c'est les papillons

Aysha BHIMJI

Clémentine est en train de lire le journal, une tasse de thé à la main, quand elle les remarque pour la première fois : quelques petits monarques, ainsi qu'une famille de spécimens bleus et blancs qu'elle ne reconnaît pas. Soigneusement, elle place sa tasse sur la table et s'approche d'un des papillons bleus. Le motif sur ses ailes lui fait penser à des yeux qui la regardent. Elle observe le papillon qui bat lentement des ailes pendant quelques secondes avant de s'envoler par la fenêtre ouverte.

Quelques jours plus tard, au café où elle travaille comme serveuse, Clémentine raconte à Lucie comment, au début, lorsqu'un des monarques se posait sur sa tête, cela l'amusait. Ensuite, explique-t-elle, les papillons sont devenus un vrai problème.

Quand son amie lui demande pourquoi, elle pousse un soupir avant de raconter ce qui lui est arrivé depuis le jour où, quelques semaines auparavant, Lucie lui a offert un pot de fleurs, en signe de sympathie après la mort de sa mère.

« Je suis désolée. Il faut que tu te souviennes de prendre soin de toi, lui avait dit Lucie avant de sortir les fleurs de derrière son dos. Je sais que tu n'aimes pas que les fleurs meurent, alors je t'ai acheté ce joli petit pot pour que tu puisses en profiter pour les mois à venir. »

Clémentine n'avait pas pleuré, pas devant son amie et tous les clients du café où elles se trouvaient, mais elle l'avait remerciée de son cadeau.

Après ce jour et durant les premières semaines, les petits bourgeons jaunes s'étaient épanouis en larges fleurs vivement colorées. Quand Clémentine les contemplait, elle pensait à sa mère qui aimait tant les fleurs, et cela la rendait heureuse. C'était quelque chose qu'elle pouvait faire pour se souvenir de sa mère, pensait-elle. Et c'est comme ça qu'elle avait commencé son jardin.

En quelques semaines, son jardin était devenu beaucoup plus grand, et elle passait de plus en plus de temps à jardiner. C'était une occupation comme une autre et elle en avait besoin, car si elle n'avait rien à faire, elle pensait à sa mère, ce qui ne finissait jamais bien. Heureusement que l'appartement était très ensoleillé grâce à ses grandes fenêtres, sinon elle ne pourrait jamais avoir tant de fleurs dans un si petit espace.

« Tu sais que les fleurs attirent les papillons ? Clémentine demande à Lucie. Mais ce n'est plus juste quelques-uns. Il y en a des centaines maintenant. C'est trop. J'ai fermé ma fenêtre, mais je crains qu'ils se reproduisent dans mon jardin au point que je ne puisse plus me débarrasser d'eux.

— Mais pourquoi ça te dérange ? Ils sont si beaux. »

Clémentine n'arrive pas à trouver de réponse.

Ce soir, elle rentre chez elle, complètement épuisée. Les papillons couvrent chaque surface de la pièce, du sol au plafond. Sa mère aurait su comment régler ce problème, pense-t-elle en cherchant l'arrosoir. Et pourtant, elle n'a pas le temps de broyer du noir quand elle a tant de fleurs à s'occuper. Elle passe quelques heures à jardiner avant de s'endormir sur le divan, rêvant aux centaines d'yeux multicolores toujours ouverts des papillons qui flottent autour d'elle.

Deux mois après la mort de sa mère, Clémentine manque trois journées entières de travail et son amie Lucie décide de lui rendre visite. Elle frappe à la porte de son appartement et appelle : « Coucou, Clémentine, c'est Lucie ! ». Aucune réponse. Elle essaie la poignée qui s'ouvre facilement : Clémentine n'a pas verrouillé la porte.

La vue du logement de Clémentine lui coupe le souffle. L'appartement est envahi par un vaste jardin de fleurs de toutes sortes de couleurs : la mélisse-citronnelle avec ses fleurs bleu-vio-

let, la jacinthe, ce qui semble être des roses jaunes, la cataire, la belle-de-nuit rose foncé. La pièce est sombre malgré le soleil qui brille dehors et les grandes fenêtres, et elle se rend compte que l'appartement est rempli de larges arbustes qui bloquent toute la lumière qui tente d'entrer dans la pièce. Tout l'espace qui n'est pas couvert de plantes est couvert de papillons de toutes les couleurs. C'est là qu'elle retrouve Clémentine, effondrée sur le divan, recouverte de papillons.

« Clémentine ! Ma belle, qu'est-ce qui se passe ?

— Ce sont les papillons. Ils sont trop nombreux, je ne peux pas m'en débarrasser. Ils m'aiment trop ! Tout allait bien au début quand il n'y en avait que quelques-uns. Ils étaient légers. Mais maintenant, ils sont si lourds, Lucie. C'est une épreuve de me lever. C'est trop difficile ! dit Clémentine en éclatant en sanglots.

— Mais pourquoi est-ce que tu gardes un si grand jardin? C'est à cause de lui que les papillons restent. »

Pendant quelques secondes, Clémentine ne répond pas. Elle bouge un peu pour mieux voir son amie et quelques papillons s'envolent. « Si je n'ai pas de jardin, je pense trop à ma mère. Ça m'occupe d'avoir quelque chose dont je peux prendre soin. »

Lucie s'approche de Clémentine et met la main sur son épaule, doucement car la surface de sa peau ressemble à un bouquet d'ailes multicolores.

« Ma belle, c'est douloureux d'avoir de tels sentiments, mais tu ne peux pas y échapper. Tu te détruis ! Si tu as besoin de quelque chose dont prendre soin, prends d'abord soin de toi et arrête d'éviter tes problèmes. »

Avec la permission de Clémentine, Lucie commence à sortir toutes les plantes de l'appartement. Après un certain temps, Clémentine se lève et commence à l'aider. Elle décide de garder un seul pot, les fleurs que Lucie lui a apportées. Lucie lui conseille de faire quelque chose qu'elle aime pour se détendre un peu, puis elle part après que Clémentine l'a remercié et lui a promis qu'elle serait au café demain.

Deux heures plus tard, Clémentine se glisse avec soulagement dans un bain chaud. Dans l'appartement, la plupart des papillons se sont déjà envolés par la fenêtre de nouveau ouverte.

Une promesse à ma mère

Jennifer MUSTVEDT

Ca faisait 13 ans que nous l'avions perdue. Il me semblait que son esprit disparaissait chaque année davantage. Mes enfants —Juliette, Charlotte et Mathéo— n'ont jamais rencontré leur grand-mère. Petite, j'avais passé des heures et des heures chez mes grands-parents et, adolescente, je rêvais de voir un jour mes propres enfants entretenir la même relation avec ma mère. Puis j'ai rencontré mon mari, Simon, à l'université de Strasbourg où il étudiait le droit et où j'étudiais l'histoire. Nous nous sommes mariés après avoir obtenu nos diplômes. Nous avons tous deux été élevés dans le sud de la France mais nous avons décidé de déménager à Paris pour que Simon puisse plus facilement trouver un emploi comme avocat et moi comme professeure. Nous avons appris la mort de maman alors que nous fermions les derniers cartons et, dans le chaos du déménagement et le début de ma vie d'adulte, je n'ai pas eu le temps de faire le deuil de ma mère. C'était seulement quatre jours après la naissance

de notre premier enfant, Juliette. Simon avait déjà repris le travail et le bébé pleurait souvent, inconsolable. Tant et si bien que j'ai commencé à pleurer moi-même. J'étais perdue et même un peu fâchée que ma mère ne soit plus ici pour me guider. Je ne savais pas comment être une mère. Ma sœur, Zoé, était mon meilleur soutien, car elle avait connu la même déprime que moi quand son premier enfant était né. Cependant, elle vivait toujours dans le sud et il était difficile de lui rendre visite. Mais je suppose que j'en ai finalement pris l'habitude car, lorsque ma deuxième fille, Charlotte, est née et puis notre cadet, Mathéo, c'était déjà devenu plus facile.

Chaque été nous passions plusieurs semaines de vacances avec ma sœur, sa famille et mon père qui vivaient tous encore à Marseille, ma ville natale. C'était une tradition dans notre famille de revisiter la plage de Borel où notre mère emmenait Zoé et moi chaque été de notre enfance, désormais avec nos propres enfants. Quelques jours avant le deuxième anniversaire de Mathéo, Simon, moi, et nos enfants sommes arrivés chez ma sœur. Quand j'ai embrassé mon père et ma sœur, j'ai senti la joie et le bien-être me submerger. Cela faisait un an que je ne les avais pas vus et ils m'avaient manqué plus que jamais. Le jour de l'anniversaire de Mathéo, nous sommes tous allés à notre plage préférée pour y passer la journée. La brise océanique remplissait mes narines et je me suis sentie plus vivante que je ne l'avais été ces dix derniers mois. Pendant qu'on mettait nos affaires en place, j'ai vu une femme plus âgée que je reconnaissais, mais sans savoir d'où. Plus tard, mes

deux filles sont parties nager avec leurs cousins, leur oncle et leur grand-père. Alors que Zoé et moi nous faisons bronzer, j'ai envoyé Simon chercher mes lunettes de soleil dans la voiture. Quand il est revenu, il m'a demandé calmement où était Mathéo. Mon cœur s'est serré et j'ai répondu : « Il était avec toi ! ».

Mon cœur s'est mis à battre rapidement : je ne pouvais plus respirer. Je me suis mise debout et j'ai immédiatement commencé à chercher aux alentours de notre serviette de plage. Malheureusement, mon petit garçon n'était nulle part. J'ai éclaté en sanglots et j'ai commencé à courir le plus vite possible le long de la plage. Pour couvrir davantage de terrain, Simon et Zoé sont partis dans deux directions différentes. J'ai couru à vive allure, projetant du sable à chaque foulée. Mon père, assis dans l'eau, a crié à mon intention, mais je l'ai ignoré. Le sable blanc brûlait mes pieds nus et les larmes roulaient sur mes joues. Soudainement, mes sentiments ont changé. La pression exercée sur mon cœur s'est relâchée et j'ai senti comme une présence : une brise fraîche sur ma peau moite et mes poumons se sont remplis d'air pur. J'ai continué à courir, mais, étrangement, je me sentais moins nerveuse. Je ne savais pas encore comment, mais j'étais sûre que je retrouverais Mathéo. Puis, du coin du l'œil, j'ai vu son petit corps déambuler dans l'eau. J'ai hurlé car je me tenais encore à une centaine de mètres de lui. Soudainement, une vieille femme s'est dirigée vers la mer et a plongé sans la moindre hésitation afin d'aller à son secours. Le temps que j'arrive et Mathéo sortait de l'eau dans les bras de la dame. Je l'ai serré fort contre moi et j'ai éclaté en sanglots.

Le reste de ma famille est arrivée quelques minutes plus tard. Assise sur le sable et tenant toujours Mathéo dans mes bras, j'ai entendu mon père dire : « Marie ? ». La dame inconnue a répondu « Mon Dieu ! Adrien ! ». Il se trouvait que la vieille dame était une amie de ma mère et qu'elle gardait Zoé et moi quand nous étions enfants. Marie n'avait jamais pu avoir ses propres enfants et elle adorait ceux des autres. Son mari étant mort quelques années plus tôt, Marie passait ses jours à la plage et elle était même bénévole dans un hôpital. Nous avons passé le reste de la journée avec elle, à nous rappeler des bons souvenirs de notre enfance et de notre mère. Mes enfants et leurs cousines l'ont beaucoup appréciée, surtout quand elle les a emmenés chercher des glaces. Marie, Zoé et moi avons choisi le parfum préféré de maman, la pistache.

Cette nuit-là, et alors que je me couchais dans ma chambre d'enfant, j'ai repensé aux événements de la journée, réalisant à quel point nous avons été chanceux. Il m'a semblé que ma mère avait été là près de moi. À cet instant, je savais qu'elle veillait sur nous. Le jour de notre départ, j'ai promis à Marie qu'on reviendrait lui rendre visite, mais vraiment la promesse était faite à ma mère.

Ivre de bonheur

Liza SIAMER

***E**n ce mois de mars, les premières fleurs du printemps commencent déjà à embellir le paysage. Ce ne serait pas une mauvaise idée de prendre une marche pour examiner les petites merveilles de la nature. Me promenant sans destination précise, mon regard se pose sur deux mantes religieuses qui s'accouplent. Cette scène ravive en moi les mots de ma très chère mère : Papa aime maman comme une mante religieuse aime son amant, d'un amour qui consume l'autre.*

Papa est ivre d'amour. C'est ce que me répète sans cesse maman lorsqu'elle me cajole pour m'endormir. Elle se penche sur moi, dégageant une agréable odeur de fleur d'oranger, ses petites mains de fée grelottant comme ces insectes dont les ailes tremblent dans mon laboratoire improvisé de zoologie. Tous les soirs, papa rentre ivre de bonheur, couvrant passionnément la peau satinée de

maman de fleurs aux couleurs de l'arc-en-ciel. Papa est un homme généreux, il ne rechigne pas sur le prix exorbitant de ces plantes exotiques. Papa est un homme amoureux, il ne manque jamais de laisser les traces de son amour sur sa dulcinée.

Ce matin, papa enfle le tablier de maman. Habituellement, c'est maman qui me confectionne un petit déjeuner bien garni. Mon papa, lui, n'est pas du matin. Il préfère valser au son des orchestres de criquets et sous les jeux de lumière des lucioles lorsque l'aurore guette la ville. Mais ce matin, papa a pris la relève. Il ne cesse de répéter qu'il a « la gueule de bois ». Je trouve ça bien drôle comme expression, pourtant mon papa n'a pas le visage buriné ni le teint brunâtre des totems illustrés de mes manuels de sciences humaines. Maman a des mains de fée par rapport à papa, mais je ne m'en plains pas. De nature bavarde, je commence donc à lui raconter mes expériences dans mon petit laboratoire de zoologie. Mes cobayes ne tiennent pas en vie longtemps. Il serait peut-être temps que j'aménage un petit cimetière à l'arrière de la maison, dis-je en faisant une petite moue. Le mot cimetière fait frissonner papa comme maman frissonne de bonheur lorsque le bruit du trousseau de clefs de papa interrompt ses chansons. En parlant de clefs... dans quel recoin de la maison maman a-t-elle pu se cacher ? Ah sacré papa ! Alors, tu l'as caché où notre petite maman ? Mais il répond à peine et se contente de balbutier que le soleil de sa vie est allé rejoindre les astres afin d'illuminer d'autres cieux. Je ne comprends évidemment pas, mais il décide de faire « la sourde oreille », comme dirait la maitresse de grammaire qui

sent le chou de Bruxelles.

Baissant les bras face à son silence, je traîne mon sac vers l'entrée et me rends à pied à l'école sans tenir la main grelottante de ma maman à la peau arc-en-ciel. Maman a coutume de faire le trajet avec moi, mais il semble qu'aujourd'hui est une exception. À l'école, c'est toujours le même train-train. Je me fais gronder parce que j'ai la tête dans les étoiles. Mais ce n'est de pas ma faute si ces astres me font tant rêver, maman m'a, un soir, fait le serment de m'emmener visiter la planète du petit prince. À la sortie de l'école, toujours pas de maman dans les parages. Un monsieur habillé en policier m'interpelle en criant mon nom. Alors comme ça, maman n'était allée qu'au poste de police ! Pauvre maman qui a dû interrompre sa routine métro boulot dodo pour me faire cette surprise. Le policier s'approche avec une démarche de cowboy et je peux sentir de loin son odeur de soupe à la courge. Mais pourquoi tous les adultes sentent les légumes ? C'est à croire que même eux ne se lassent jamais du potage de leur maman.

Avant même que le policier ne me pose de questions, je lui demande si on peut s'installer dans sa voiture et mettre la sirène en marche comme dans les films d'action de papa. « Mon papa aime l'action, vous savez. Ma maman aussi est une femme d'aventure. C'est mon papa qui me l'a dit ce matin, elle est allée vers d'autres cieux. Vous imaginez ! N'empêche, quel manque de bol pour moi. Mes petites jambes ne me mèneront pas si loin. À huit ans, je suis seulement haut comme trois pommes », dis-je en riant de moi-

même. « Maman dit souvent que je serai un bon comédien, mais je préfère largement être zoologiste ». En guise de réponse, le policier me regarde avec ce sourire triste qu'ont souvent les adultes et me lance maladroitement : « Mon garçon, tu es peut-être haut comme trois pommes mais tu te dois d'être un grand maintenant, ta mère n'est plus là et ton père s'appête à faire un long périple ». « Mais qui va réchauffer les mains grelottantes de maman ?! » répliquai-je. Et mon papa ? Qu'advient-il de lui ? Mon pauvre papa ne pourra plus couvrir sa petite fée de bouquets de fleurs exotiques !

Une idée horrible me fige sur place. Me voilà, cinq ans plus tard, à l'aube de l'adolescence et après plusieurs classes de grammaire avec la maitresse à l'odeur de choux, je comprends enfin le sens figuré des mots de mon père. Tu es donc morte maman ! Moi qui te croyais unique avec ta peau aux tons arc-en-ciel, tu n'étais qu'une créature livide sous l'emprise d'un mari alcoolique. Les fleurs qui décoraient ta peau n'étaient autres que des bouquets d'ecchymoses. Tu avais tort en fin de compte, maman chérie... L'amour ne triomphe pas comme dans les comédies musicales, et celui qui jette la première pierre sur une femme ne mérite pas d'être sur terre, mais six pieds sous terre.

MEZZA

&

VOCE

Deuil tardif

Livia POLJAK

Le texte qui suit est une traduction du poème « Kései sirató » écrit en 1935 par le poète Attila Jozsef.

Durant sa courte vie, **Attila Jozsef (1905-1937)** est considéré comme l'un des poètes hongrois les plus appréciés du XXème siècle dans son pays natal. Né parmi la classe ouvrière des banlieues de Budapest, il grandit dans la pauvreté, ce qui aura une forte influence sur son style littéraire.

Quand Jozsef a trois ans, son père quitte la famille, laissant Jozsef et ses deux sœurs aînées à la charge de leur mère. Elle travaille comme laveuse pour subvenir aux besoins de ses enfants, mais meurt très jeune. Jozsef n'a que quatorze ans. La mort de sa mère a un impact profond sur le futur poète et est un thème récurrent dans son œuvre (comme c'est le cas dans « Deuil tardif »), ainsi que la dureté de la vie ouvrière et la pauvreté qu'il connaît

étant enfant.

Au lycée, Jozsef a déjà commencé à écrire et à publier des poèmes. Mais lors des dernières années, son talent se retourne contre lui. S'il lui permet de continuer ses études au niveau universitaire, en Hongrie puis à la Sorbonne à Paris, dans l'espoir de devenir professeur, le thème de ses œuvres est largement impopulaire auprès des élites académiques et dans l'esprit du temps anti-socialiste et anti-communiste qui suit la Première Guerre mondiale. La première version d'un court poème appelé « D'un cœur pur » (je n'ai ni père, ni père/ni dieux, ni terre/ni berceau ni coffre/ni bisou d'une amoureuse) mène à son expulsion de l'université et des cercles littéraires et académiques hongrois pour le restant de ses jours.

Il continue à faire publier ses œuvres et à travailler comme traducteur français-hongrois au sein d'une banque, mais sa vie devient difficile après son expulsion de l'université. Il souffre de troubles nerveux et anxieux, et, après plusieurs crises publiques, il est diagnostiqué comme schizophrène. Il fait plusieurs tentatives de suicide, et finalement, le 3 décembre 1937, il est retrouvé mort sur les voies ferrées du village de Balatonszàrszò.

Après la Deuxième Guerre mondiale, et le changement de régime politique, ses poèmes sont inscrits dans la liste des lectures obligatoires dans les écoles - ces mêmes écoles où il n'avait jamais pu enseigner. L'anniversaire de Jozsef est aujourd'hui la journée nationale de la poésie en Hongrie.

Traduction

Une fièvre de trente-six degrés me brule sans cesse
et toi tu ne me soignes pas, maman.
Comme une fille si facilement perdue,
tu te couches dans les bras de la Mort.
Dans la douceur des paysages d'automne et les bras des femmes
charmantes,
je tente de te recréer ;
mais en vain, je vois que les saisons qui passent
ont déjà éteint cette flamme ardente.

J'allais à la campagne dernièrement,
l'armée revenait de la guerre,
son arrivée à Budapest laissait la ville en chaos,
les magasins étaient vides - même le pain introuvable.
Je m'allongeais sur le toit du train,
avec un sac de pommes de terre et du millet,
pour toi, ton fils têtu trouvait du poulet
mais toi tu n'étais plus.

Tu t'es reprise à moi, ton corps et toi,
tu les as offerts aux asticots.
Ton fils, que tu réconfortais et grondais,
comprend : tous tes mots n'étaient que des mensonges.
Toi qui remuais ma soupe et la refroidissais de ton souffle,

en me disant: « Mange mon cher ! C'est pour moi que tu vas grandir ». Désormais, il ne reste que le goût du sol mouillé à tes lèvres vides - tu m'as bien trompé.

J'aurais dû te laisser manger ! Ce souper
que tu m'offrais- te l'ai-je demandé ?
Et ton dos, pourquoi l'avoir courbé ?
Pour le redresser au fond d'une barrique ?
Je serais heureux si tu pouvais me battre de nouveau !
Je serais ravi car cette fois je te frapperais moi :
Tu es nulle ! Tu cherches à disparaître,
et emmener tout avec toi !

Tu es plus grande impositrice que toutes ces femmes
qui trichent et flattent !
Si vite, si sournoisement, tu abandonnes cette âme
produit de souffrance et de l'amour inadéquat.
Tsigane ! Tous tes gestes tendres disparaissaient
à la dernière heure, tu me les a volés !
Ah, ton enfant désire jurer –
tu m'entends, maman ? Ordonne-moi de me taire !

Peu à peu mon esprit éternel se réveille,
la légende perd sa transe.
Tout enfant qui vit de l'amour maternel
se réveille de l'innocence.
Tous ceux nés d'une mère seront trompés,

soit comme dans mon cas, soit en décevant à leur tour.
Qu'on lutte contre ou qu'on soit en paix,
la mort nous attend de toute façon.

ALTA

&

VOCE

Au cours du thé

Ivana NISETEO

Ma mère est belle. D'origine dalmate, elle porte dans ses yeux le ciel de la Méditerranée et le vent du large dans son sang. Une gentille forteresse pour sa famille, le Mur des Lamentations pour moi. Elle a 85 ans.

Je suis assise en silence dans la cuisine de mon enfance où elle prépare, pour nous, deux thés à la menthe et les petits amaretti aux amandes amères qu'elle a faits pour moi. Toute absorbée dans sa tâche de cuisinière perfectionniste, elle ignore que je la regarde. J'observe le visage paisible aux traits réguliers, le teint pâle, presque translucide, avec de petits vaisseaux rouges sur les pommettes et un bouquet de rides qui cachent l'histoire d'une vie bien vécue. Sans ses rides, celles de la joie comme celles des soucis, de la souffrance et des péchés, elle ne serait pas elle-même. J'aime

le petit grain de beauté noir sur sa lèvre supérieure qui bouge lorsqu'elle parle. Avec la tête penchée légèrement sur l'épaule, elle arrange soigneusement les amaretti sur une assiette de faïence en forme de cœur. Ma mère est certes douée d'imagination.

Vu de loin, son corps, que j'ai toujours connu de cariatide, apparaît maintenant voûté et faible et cette fragilité est accentuée par les petits tremblements qui secouent sa tête et les tics nerveux de sa bouche serrée. Ses cheveux blancs, tirés derrière les oreilles et tenus par des lunettes et des barrettes, sont fins et rares : la fière crinière châtain foncé est partie avec sa jeunesse. Elle a l'air orgueilleux et en même temps timide, comme toutes les femmes qui vieillissent dans leurs cuisines avec des enfants et des petits-enfants autour de leurs tabliers. Ma mère est en paix avec elle-même.

Marchant à petits pas, elle apporte la théière à la table. Pleine de sagesse, de candeur et de chaleur, son regard est confiant et serein. Elle verse de la tisane dans les tasses de porcelaine fine aux motifs de roses anciennes. Celles-ci sont les plus précieuses de son énorme collection de tasses à thé. Ma mère est une grande collectrice. Elle garde des objets, perdus et retrouvés, dans lesquels elle voit de la beauté - des boutons colorés, des timbres oblitérés, des mouchoirs, des coquillages, des cartes postales, et entre dans une relation mystérieuse avec eux. Elle est la propriétaire de ces richesses, la conservatrice méticuleuse de son musée intime.

De peur de renverser du thé, elle fait chaque mouvement

avec attention. Tachées sur le dos, aux doigts minces et longs, ses mains veinées glissent lentement d'une tasse à l'autre. Les pouces arrondis, les ongles striés aux lunules jaunissantes, entrouvrent les pages de son vieil album de photos. « Tiens, c'est moi » – disent-ils, elle et son grain de beauté. Ses gestes sont posés. Je la reconnais sur cette photo, la féminité de ma mère jeune : la taille de guêpe, le tailleur sur mesure, le petit chapeau extravagant, les ongles faits. Élegante, tirée à quatre épingles. Souriante, rayonnante, sensuelle. Sans âge.

Je me souviens de ma mère, la reine de notre maison. Une forte personnalité, pleine de gaieté, à l'esprit vif, exubérante, elle riait aux éclats, soupirait en secret et pleurait en silence. Mordue de jazz, elle écoutait les disques vinyls et me criait : « Viens, ma petite ! Regarde, c'est génial ! Bebop, bebop... Bebop, bebop ! » J'ai compris beaucoup plus tard dans ma vie qu'en ce temps-là elle avait besoin d'oublier la guerre, d'effacer la laideur, la brutalité, l'absurdité. Elle est magicienne, ma mère, une espèce d'illusionniste. La guerre ? Elle n'a jamais eu lieu.

Je prends sa main osseuse, longue et maigre. Ce sont des mains d'intellectuel, d'artiste. Ma mère est artiste. Une cuisinière-artiste dont les petits fours aux amandes, la mousseline au chocolat blanc, les macarons aux pistaches et d'autres délices étaient témoins de ses joies, de ses deuils et de ses peines. La paume de sa main est chaude et soyeuse et je peux sentir le faible battement du pouls. J'en regarde discrètement les lignes : la ligne de vie longue et profonde, la ligne de cœur coupée en deux. Qui,

sauf mon père, admirait sa grande générosité, sa sensibilité, sa tendresse ? Qui d'autre regardait dans ses yeux et voyait le désir ? « Tu cherches l'avenir dans mes mains ? » – dit-elle à mi-voix. Ma mère est sage et pleine d'humour. L'avenir ? C'est une fin.

Je bois la tisane à petites gorgées et je me noie dans l'opacité de ses yeux séniles, dans le doux parfum de ses vêtements. Elle est belle, ma mère. Si elle avait été une fleur, elle aurait été une orchidée.

Qui sont-elles ?

Aysha **Bhimji**

Étudiante de cinquième année, Aysha Bhimji aimerait un jour travailler comme enseignante d'immersion française. Passionnée par la poésie, elle consacre beaucoup de temps à lire et à écrire, et participe aux nombreux événements de poésie de la communauté littéraire de Vancouver. Si on ne la trouve pas chez elle, on peut la croiser à une réunion de Toastmasters, dans un café, ou bien dans son jardin.

Jennifer **Mustvedt**

Étudiante de troisième année, Jennifer Mustvedt étudie pour devenir enseignante d'immersion à l'école primaire. Jennifer adore voyager et a déjà visité la France, l'Angleterre, Cuba et l'Afrique du Sud. Après ses études, elle aimerait voyager plus encore.

Liza Siamer

Liza Siamer poursuit actuellement des études en littérature mondiale et en relations internationales. Insatiable curieuse, elle aime dévorer des livres et des pâtisseries algériennes. Elle trouve souvent refuge dans l'écriture. Liza espère un jour se tenir debout dans un amphithéâtre et transmettre son amour des lettres à ses futurs étudiant.e.s.

Livia Poljak

Ancienne étudiante du département de français, Livia Poljak a une Licence en Sciences Politiques et une Maîtrise en Langue Française. Elle enseigne actuellement au département de français, ainsi qu'au Fraser International College. Dans son temps libre, elle récite des poèmes hongrois (sa langue maternelle) et contribue à la promotion de la langue et de la culture hongroise à Vancouver.

Ivana Niseteo

Ivana Niseteo est bibliothécaire à l'Université Simon Fraser et étudiante de français. D'origine croate, elle habite avec sa famille à Burnaby depuis vingt-deux ans. Très jeune d'esprit, elle se considère comme citoyenne du monde. Elle est passionnée de littérature et de langues étrangères, de photographie et de beaux-arts. Quand une muse lui rend visite, elle la taquine... et, en conséquence, elle écrit des nouvelles et de la poésie.

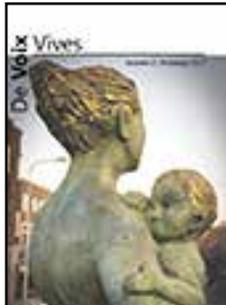
Le **mot** de la **fin**

Le **mot** de la **fin**

Vous aimez ce que vous avez lu ?
Vous écrivez en français ?
Vous avez un texte créatif que vous aimeriez publier
(nouvelle, poème, traduction, etc.) ?

Celui-ci pourrait faire l'objet d'une publication
dans un prochain numéro de
De Voix Vives !

Envoyez vos écrits au comité éditorial de la revue :
editeur_devoixvives@sfu.ca



Département de français - SFU

www.sfu.ca/french

SFU

SIMON FRASER UNIVERSITY
ENGAGING THE WORLD